150728 – Découvertes sur moi-même

1 – Du temps comme ressource à capter

Impressionnant, réjouissant…

Il m’a fallu soixante-dix ans de vie et la lecture d’un ouvrage de Véronique Le Ru pour comprendre mon cheminement, celui que j’ai tenté de tracer à partir d’une vie professionnelle en apparence chaotique.

En fait, j’ai vécu ce que Montaigne appel *« Les Essais »*; ma vie est une vie d’essais, d’expériences de toutes natures, en même temps que je me suis débattu pour obtenir ma liberté. Je ne le comprends que bien tard, mais il n’est jamais trop tard… quand on est encore en vie !

Je n’ai jamais été un élève brillant, juste un bon élève ; devenir un membre de l’élite scolaire ne me correspondait pas : déjà rebelle ? J’avais tellement d’autres choses à faire, jouer avant tout, répondre à une curiosité à laquelle les études scolaires ne correspondaient pas.

Je fus officier de marine et n’ai pas apprécié, mais alors pas du tout, l’état infantilisant de l’École navale et de la Jeanne. Apprendre et obéir, apprendre à obéir ne me correspondait pas non plus. Le directeur des études a affolé ma mère en lui disant : « Votre fils est dur mais nous le materons ! » La Marine n’y est pas arrivée, je l’ai déploré un moment car j’ai passionnément aimé la mer et le sens du service inhérent à la condition militaire.

Être militaire, passe encore, mais être officier de marine embarqué, quelle expérience extraordinaire ! Il me fallait ça pour me rendre compte que je ne pourrais jamais sacrifier mon temps à un quelconque plan d’armement. Le service par tiers ou par quart est « le collier dont j’étais attaché » alors que j’aspirais aux grands espaces, qu’ils soient marins ou terrestres, pour prendre mon temps, littéralement.

Mon inconscient plus que le hasard m’a alors conduit dans un métier qui est, quand il est bien fait, un autre sacerdoce : la restauration. Un client, une famille satisfaite du repas servi, de l’accueil réservé, voilà de quoi réjouir un bon citoyen. Mais il faut rendre des comptes, se plier à des horaires impossibles qui défont les couples et les familles.

Créer, entreprendre, voici que se présente une nouvelle expérience : il s’agit de créer un centre de formation aux métiers de la restauration, avec carte blanche. On cherche un candidat, je lève la main, je suis le seul. Cette fois-ci le temps m’appartient ; les moniteurs et formateurs programment nécessairement leurs interventions, le patron conserve sa liberté : qu’est-ce que je l’ai appréciée ! La hiérarchie et l’organisation m’ont rattrapé ; non, elles m’ont éliminé et je leur en suis reconnaissant, même si j’en ai souffert.

Mais il ne s’agit pas de s’endormir, changement de cap, un contact est établi avec une société qui cherche un chef de projet en Indonésie ; je ne l’aurais pas imaginé une seconde, l’affaire est faite, je pars le surlendemain. Encore un Essai, une expérience. D’autres réfléchissent et se forment à l’interculturel, moi j’en expérimente tous les écueils, à mon corps défendant. Mais quelles leçons ! Jusqu’à ce que mes interlocuteurs s’arrangent pour supprimer le poste de chef de projet, et moi avec, tout en me disant : « Nous avons bien vu que vous faisiez tout ce que vous pouviez, mais vous le savez maintenant, il faut un an pour faire connaissance. »

Au retour, il m’était facile de me « reconvertir » dans le conseil et la formation : j’avais beaucoup appris et étais à même d’accompagner des responsables, voire de leur enseigner les « bonnes manières », de commander, de négocier, de vivre avec enthousiasme…

Cependant j’étais toujours salarié et avais des comptes à rendre à mes patrons, des reportings à faire en temps et en heure, quand je n’étais pas en désaccord total avec la politique et l’éthique de la profession.

Ce que je n’avais pas compris, c’est que j’avais passé mon temps… à ne pas me le laisser imposer par d’autres ! Plus même, j’avais tout fait pour fuir le temps tel qu’il s’impose dans notre culture, ce temps de la machine, ce temps social, ce temps mesuré, pesé, valorisé, ce temps construit pour assurer la domination de la science d’abord sur les choses puis du capitalisme sur le travailleur, puis du financier sur l’économique.

Je n’accepte ni le temps de l’usine (la sonnerie, la cloche), ni le temps du travail (35 heures, RTT, congés payés), ni le temps religieux (jeûnes obligatoires, prières quotidiennes, fêtes calendaires, jour de repos), ni le temps de l’actualité (le JT, le journal quotidien, le smartphone branché en permanence) et encore moins le Temps universel, qui a irrémédiablement coupé l’homme de la Nature, de ses rythmes et de ses cycles.

J’ai enfin créé ma propre organisation, mon propre cabinet de conseil, n’ayant de comptes à rendre qu’à mes clients, ayant aussi la possibilité de dire non quand la demande me paraissait stupide et incohérente, en-dehors de mes valeurs. Mais c’était encore une organisation, avec les contraintes liées à l’obligation de résultats et la responsabilité de salariés.

J’ai vécu un autre Essai, une autre expérience, celle de l’opération cardiaque sans laquelle mes jours auraient été comptés, et ce à un âge qui me permettait une deuxième vie. Comme je pensais que je n’avais plus que quelques mois, quelques semaines à vivre, j’ai appris à ne pas avoir peur de la mort, il fallait que je m’y fasse. Mon cœur saignait de laisser ma femme et mes enfants sans mon soutien mais ils feraient comme les autres et s’en tireraient. L’opération réussie, c’était des années inespérées : autant les apprécier à leur juste valeur ! J’ai donc fermé mon cabinet pour travailler à mon compte, perdant en même temps une facette importante, sinon essentielle, de toute activité humaine, le travail en équipe… que j’ai retrouvée en travaillant en réseau avec des indépendants. J’ai ainsi pu exercer mes talents et mettre œuvre mes compétences pendant quinze ans, à mon rythme, en levant le pied pour ne pas me mettre sous stress.

Un coaching sérieux, qui s’est effectué sur neuf mois, comme par hasard, m’a conduit, à l’âge de la retraite à abandonner toutes formes d’engagements dans des organisations pour faire ce à quoi j’étais probablement destiné : écrire. Pourquoi a-t-il fallu que mon épouse, pour me protéger, me propose de créer une maison d’éditions pour publier mon premier roman !

Sans doute parce que j’ai également le désir de servir la littérature et les néo-auteurs qui cherchent un éditeur qui s’intéresse aux beaux textes que les grands éditeurs ne peuvent pas suivre parce qu’ils sont submergés de manuscrits et qu’ils sont soumis à la loi de la rentabilité. L’édition, comme toutes les activités humaines, doit répondre à la consommation de masse : un auteur connu, ou un texte qui concerne un large public – *Cinquante nuances de Grey* en est le prototype, comme *Merci pour ce moment –* soutenu par une intense publicité, voilé la clé de la rentabilité ! Recevoir les manuscrits, les lire avec une grande attention et faire retour aux auteurs avec nos conseils, et pour ceux qui entrent dans notre ligne éditoriale et qui acceptent notre exigence, les publier, voilà une noble activité que je mène à mon rythme, en prenant mon temps.

De même que pour écrire, je préfère absolument le faire quand j’en ai envie au lieu de me contraindre à des horaires précis. L’inspiration peut venir la nuit qui me fournit des thèmes, voire une histoire, et qui se développement à leur rythme et me conduisent sur des chemins étranges, qui me surprennent moi-même, me font voyager dans des pays, dans des contrées ignorées de moi, aussi bien géographiques que psychologiques… Et je lis, je lis beaucoup, peu de romans en fait, des essais, des thèses et je peux être reconnaissant à Jacqueline mon épouse, du soin qu’elle prend de moi, de la liberté qu’elle m’octroie par sa propre activité.

Le temps… ce mystère de la création… qui fera l’objet de mon prochain livre : la flèche du temps est légèrement inférieure à 1…

2 – Du triangle infernal

L’entrée dans le triangle infernal se fait le plus souvent par l’angle « Sauveur », je l’expérimente une fois encore et en suis fort marri, fort désolé aussi pour J.

Cela a commencé il y a cinq ans lorsque, constatant qu’elle n’arriverait jamais à écrire un ouvrage digne d’être publié, et, dans un élan du cœur, je regardai Jac. et, avec son accord tacite, lui offrit de le publier. La tâche était énorme et la remise en cause pour J. très forte, trop forte : j’avais sous-estimé ses traumatismes et sa capacité à faire porter sur autrui ses complexes. Elle m’accusa plusieurs fois, d’abord de la brusquer, de lui pointer son inaptitude à écrire, puis de la maltraiter. Inutile de dire qu’elle ne s’est pas rendu compte de mon investissement et de celui de Jac dans la réécriture de son livre.

Le livre a été publié et J. en ressentit une joie immense quand elle a eu le premier exemplaire entre les mains.

L’orage était passé, J. s’est servi de cet ouvrage comme outil promotionnel, d’une part, en rentrant dans ses fonds d’autre part.

Les huit cents exemplaires ont été vendus et il s’agissait de savoir quelle suite lui serait donné : la simple réimpression, quelques fautes et erreurs rectifiées, ou bien la réécriture en vue d’une édition revue et augmentée, ce qui me paraissait judicieux. Il fallait donc remettre l’ouvrage sur le métier.

Nous l’avons invitée à passer dix jours dans notre maison d’Auvergne pour avancer sur ce projet. Le triangle infernal s’est remis en route. J’ai offert mon bureau le temps de son séjour. Comme elle ne voulait pas transporter son ordinateur, trop lourd, je lui ai prêté le mien quand elle en a eu besoin et j’ai moi-même passé des heures et des heures à essayer d’utiliser les nombreux textes qu’elle avait produit sur son i-pad, sans les relire, sans en assurer la cohérence le moins du monde.

À la fois, j’ai estimé que ce n’était pas à moi d’écrire ce nouvel ouvrage et je n’ai pas eu envie d’être le nègre de service. Très rapidement, J. a constaté qu’elle était dans l’incapacité d’intégrer sa nouvelle production dans l’ouvrage existant. Il y a déjà de nombreuses répétitions dans le premier ouvrage, que Jac. et moi n’avons pas pu corriger, parce que cela aurait nécessité de réécrire la deuxième partie, sur ses pratiques, et parce qu’il avait une deadline à respecter pour qu’elle puisse l’utiliser lors de l’opération de lancement.

Je lui ai donc proposé de procéder en deux temps et de limiter son ambition. On réimprimerait son ouvrage actuel à cent exemplaires et on se contenterait d’ajouter à la nouvelle édition le récit des quelques séances de coaching significatives.

Quoi qu’il en soit, il fallait bien relire le premier ouvrage pour partir de ce texte, ce que j’avais demandé depuis quelques mois à J. de faire. Elle s’y est attelée ici, pour découvrir qu’il y avait déjà de nombreuses redites, voire de narrations reprises deux fois de séances de coaching !

De mon côté, je recevais dix-sept textes écrites sur i-pad, dix-sept textes emplis de fautes, d’erreurs de ponctuation, dix-sept textes fruit de son imagination du matin et parfaitement décousus.

Quand je lui ai dit qu’il fallait réarticuler les textes, leur donner de la cohérence, elle n’a pas compris, m’a-t-elle dit. Peu à peu, elle a quand même compris la tâche à accomplir. J’ai senti qu’elle paniquait et qu’elle m’en voulait « de lui imposer ce travail », comme si je le lui imposais ! J’ai essayé de modifier le projet en fonction de ses « capacités » : réimpression de l’ouvrage existant avec les corrections indispensables et écriture, sans pression de temps, d’un nouvel ouvrage à sa portée.

Le fait est que je me suis senti victime de ses exigences : « je ne peux pas transporter un ordinateur qui pèse cinq kilos », « je ressens des ondes négatives », « tu n’as pas lu les articles que je t’ai envoyés »…

Et j’ai quand même continué à œuvrer pour l’aider, et d’abord en intégrant les nouveaux articles dans la maquette de l’ancien livre…

Parallèlement, J., qui était venue avec son chien, n’a pas pu dormir tout son saoul parce que la pauvre bête n’arrêtait pas de se gratter ou bien n’arrivait pas à respirer, parce qu’elle était tendue par la difficulté de la tâche, qui s’ajoutait à tout ce qu’elle avait à faire. « Qu’à cela ne tienne, J. , abandonne l’idée de ce nouvel ouvrage ».

J’ai trop tiré sur ma corde, je n’ai pas su me protéger, je ne me suis pas respecté.

Aussi, quand je lui ai dit ce matin que les textes qu’elle continuait à m’envoyer depuis son i-pad – alors que j’étais assis avec Jac. pour relire le premier ouvrage et y corriger les fautes les plus évidentes - n’étaient pas lisibles par moi et qu’elle m’a dit avec une violence verbale qu’il était hors de question qu’elle se déplace avec son ordinateur, je lui ai répondu avec une colère larvée que « c’était plus facile pour elle de compter sur moi et de me faire porter le poids de sa décision », elle l’a très mal pris. Je me suis senti persécuté. Comme elle se permettait la colère, je me suis permis la mienne. Cela ne m’a pas plu et, fort de ma capacité à utiliser ma colère « à bon escient », je l’ai libérée.

Cela lui a été insupportable, elle m’a donc accusé de la maltraiter.

« Je me sens aussi maltraité », lui ai-je répondu sur le même ton.

De colère, elle a jeté son i-pad sur la table, a pris la résolution de prendre le prochain train et est partie sans me dire au-revoir.

C’est une manière de sortir du triangle infernal. Ce n’est pas la meilleure si l’on veut conserver des relations d’amitié.

Bravo la coach !

Bravo aussi le coach que je suis, qui n’a pas vu en temps utile ce qui était en train de se tramer !

Comme c’est au moins la quatrième fois que je me suis trouvé emporté dans ce triangle funeste, il faut que j’en prenne de la graine. « Jeannot, arrête de vouloir sauver l’autre, au risque d’y laisser des plumes ! »

Résolution pour les prochaines relations : passer contrat ! Avant ! et être attentif à mes besoins.